

Psychanalyse des comportements sexuels violents de Claude Balier¹

Iorraine boucher

Claude Balier, psychiatre psychanalyste ayant une longue expérience de travail psychanalytique en milieu institutionnel carcéral, nous avait déjà offert un premier livre fort intéressant en 1988, *Psychanalyse des comportements violents*². À la suite d'une implication professionnelle de plus de dix ans, il y exposait son travail de pensée auprès d'une population de patients peu sujette jusqu'alors à une investigation et à un traitement d'inspiration psychanalytique. Il nous révélait une approche originale de traitement au sein d'une équipe multidisciplinaire dont le psychanalyste constituait le pivot central.

Avec d'éloquents exemples cliniques dont les histoires et les comportements viennent aisément évoquer nos propres patients, Claude Balier nous invitait à penser avec lui et, plus encore, à ressentir avec lui. Déjà, dans ce premier livre, il s'approchait d'une population qui s'apparente au groupe des états limites et il tentait d'explorer ce qui se passe au plus profond de la brisure entre le fantasme et l'acte chez le sujet violent. Balier y voit un *acte* plus qu'une *mise en acte*, soulignant ainsi l'absence de continuité entre le monde fantasmatique et l'acte qui vient répondre à un besoin de se déployer dans le réel externe. En d'autres mots, l'acte dans le réel fait rupture avec la pensée, il semble proprement insensé. Lorsqu'il y a mise en acte, la mise en sens peut conduire à un effet thérapeutique; alors que lors d'un acte en rupture avec le fantasme, la mise en sens reste stérile pour l'auteur qui semble jouer une sorte de scénario sans en être le scénariste. Il fallait trouver d'autres avenues thérapeutiques, il fallait penser autrement. C'est dans cette aventure de recherche que nous invitait Balier.

Dans ce premier livre, Balier avait déjà traité de certains cas d'actes sexuels violents et avait remarqué leurs rapports au narcissisme phallique plus qu'à la satisfaction sexuelle proprement dite, notant l'absence d'orgasme et de souvenirs érotiques. Il avait aussi abordé la contribution de ces actes au maintien forcé du refoulement des tendances passives, ces dernières faisant retour à travers les tendances homosexuelles plus tard au cours de la thérapie (la plupart des viols sont a tergo ou des sodomies). Enfin, il avait déjà lié ces actes sexuels violents à l'existence d'un clivage du moi chez les violeurs. Ces derniers manifestent une apparente surprise à se voir décrits violents, ces choses horribles qu'on leur raconte sur leurs actions s'étant passées dans une zone clivée d'eux-mêmes. Aussi des violeurs parfois meurtriers peuvent narrer l'événement en cause mais ne reconnaissent pas le caractère violent de leur acte, comme si cela ne leur fait pas sens affectivement. Certains ne s'en souviennent tout simplement pas.

Cette fois, en 1996, Claude Balier approfondit sa compréhension de ces agresseurs sexuels qu'on ne peut plus cataloguer trop simplement de pervers. Ce nouveau livre contient une vingtaine de chapitres et trois sections : une clinique, une théorique et une dernière de synthèse avec des perspectives thérapeutiques. La façon personnelle de l'auteur de nous amener avec lui dans ses déplacements de pensée s'annonce par les points de suspension glissés au travers des titres de chapitres : « Du dedans et du dehors... du viol »; « Du fétichisme... de la pédophilie »; « De la toute-puissance... du meurtre »; « Inceste... fusion... »; « Du regard... de l'exhibitionisme »; etc.

Balier nous confronte par ses exemples cliniques et ses avancées théoriques à la complexité de ces configurations psychiques encore apparentées au groupe des états limites. Le champ d'études abordé n'est pas a priori celui de la psychose mais celui de la folie, des psychoses froides ou blanches, de la démesure sous l'effet de la passion narcissique. La sexualisation comme modalité économique agencée autour du narcissisme phallique caractérise la pathologie de ces patients. Celle-ci s'inscrit entre la psychose et la perversion. La défense ultime repose sur la désubjectivation. Les scénarios pervers retrouvés vont bien au-delà du scénario ludique caractérisant classiquement la perversion; cette fois le sujet lui-même se trouve implacablement emporté vers une déroute violente comme s'il était habité par une force extérieure. Seule l'absence totale d'empathie permet la réalisation d'actes violents, en écho à une absence d'empathie de l'agresseur à l'endroit d'une partie fragile de lui-même, cette partie fragile étant éjectée et attaquée sur la scène externe par un clivage du moi devant l'approche imminente d'une désintégration psychotique. C'est le moment où la vie psychique s'annule pour basculer sur la scène du réel externe, quand l'acte remplace une pensée qui ne peut éviter la catastrophe. Pour reprendre les mots de Balier, « il s'agit d'abolir tout sens de référence à la situation primordiale de relation avec la mère, en détruisant non pas la mère, ce serait revenir à la relation d'objet, mais les processus mêmes qui permettent cette relation; la désobjectalisation par le biais de la désubjectivation... À ce stade il n'y a même plus de "Soi grandiose", il n'y a plus de Soi du tout; de telle sorte que le patient est capable, parfois, de n'être que l'instrument d'une scène qui s'est jouée ailleurs : transmission générationnelle, ou identification à l'agresseur (dans une version revue et corrigée) » (p. 210).

Balier élabore les distinctions entre le scénario fétichique proprement dit et les autres scénarios d'allure perverse de certains violeurs, dans lesquels nous ne retrouvons pas le déni d'absence du pénis ou le déni de la différence des sexes mais plutôt, au cœur de la dérive violente, un déni d'absence, déni d'absence de vie chez la victime, déni de réalité. Aussi un violeur peut-il parler de son acte en faisant état d'un fonctionnement mental double : il peut reconnaître la mort de sa victime en précisant que ses yeux s'étaient éteints, et en même temps il peut insister qu'il ne la croyait pas morte.

Balier nous avait habitué dans son premier livre à chambarder la pensée communément véhiculée au sujet de l'acte violent. Le meurtre, acte qui sur la scène

externe élimine une personne, apparaissait comme la conséquence d'un déni de l'absence du premier objet. Dans un contexte de menace de séparation, lorsque l'objet externe va cesser de jouer son rôle de miroir ou de moi auxiliaire, l'activité représentative faisant défaut, éclate l'acte meurtrier. L'agresseur s'abandonne aux forces pulsionnelles débridées qui, privées d'objet, tentent de rétablir une unité en se réappropriant concrètement cet objet, tout en disparaissant en lui. Meurtrefusion, sorte de néantisation du moi et de l'objet, tentative d'incorporation d'un objet externe chargé de la projection de l'imago archaïque toute-puissante, voilà certains processus constatés par Balier au cœur de l'acte meurtrier.

Dans son nouveau livre, Balier nous mène à nouveau au delà des idées établies. Il se décentre du sensationnalisme de l'acte qui peut si facilement faire écran au monde interne. L'exploration des fantasmes préparatoires à l'acte sexuel violent permet de déduire qu'il apparaît lorsque resurgit chez le patient une scène originelle faisant naître une insupportable *angoisse d'inexistence*. Dans un environnement défavorable de perte ou d'hostilité, le moi trop faible et insuffisamment conforté narcissiquement emprunte l'ultime défense contre la désintégration psychotique que constitue le viol. Une hallucination négative d'une scène trop excitante et traumatique est déclenchée au moment de l'idée de viol et la dépouille de signification. L'hallucination négative est dirigée contre la perception rendant celle-ci méconnaissable par perte de sens. Par exemple, cette femme n'évoque plus la mère, elle n'est plus qu'une chose à pénétrer pour cet homme dont la mère est vécue comme intrusive, envahissante, hostile... Il y a brouillage entre les scènes du dedans et du dehors, dans une lutte intense contre l'animation de l'objet interne menaçant. C'est alors l'explosion de l'acte, l'abolition de tout travail psychique.

Plusieurs questions découlent de cette hypothèse. Le clivage du moi à l'origine de l'acte de viol est-il réductible ou non par un travail thérapeutique? Y a-t-il un noyau d'hystérie d'angoisse chez le violeur sur lequel nous pourrions compter en psychothérapie? Sous-jacent à l'acte sexuel violent, y a-t-il désir d'être violé? Y a-t-il tentative de captation anale du pénis paternel avec contreinvestissement de la passivité par cette affirmation phallique narcissique? Les agressions sexuelles ont-elles une fonction antidépressive? Qui donc le violeur blesse-t-il : un double de lui-même; l'inextricable mélange fils-mère? Quelle mère redoute-il : la mère inattaquable, impénétrable, phallique, trop faible, ou celle battue? Notons que de très nombreux violeurs ont été des témoins impuissants de scènes de violence conjugale pendant leur enfance.

Toujours soucieux d'analyser l'économie de ces configurations psychiques et ce qui pourrait constituer un facteur aggravant de ces dernières, Claude Balier dégage une entité spécifique, la perversité sexuelle, proche de la psychose mais distincte des perversions sexuelles. Voici la formulation qu'il en donne :

« La perversité sexuelle est caractérisée par une sexualisation de l'économie défensive par rapport à une angoisse de mort psychique. Son mode de fonctionnement, dans une partie clivée du

Moi, se fait sur le modèle d'une fermeture sur le processuel, annulant l'autre dans sa différence et le Soi dans sa liberté d'établir un projet. Les objets externes deviennent alors essentiellement des objets d'étayage au service du maintien artificiel d'une vie encore psychique, ultime rempart si peu sexualisé avant la désobjectalisation. » (p. 206-207)

Balier décrit aussi le cadre institutionnel nécessaire à l'action thérapeutique qu'il a développée. Il n'introduit pas la possibilité de traiter ces patients d'emblée sur une base externe. La grande majorité de ses patients vivent en milieu carcéral et se joignent au traitement sur une base volontaire. Quelques rares patients seront traités en externe après une longue amorce à l'interne. Les tendances à l'acte plus qu'à la mise en acte viennent ponctuer bruyamment les suivis thérapeutiques; la prison, l'institution, l'asile carcéral se font rassurants tant pour les patients que pour les soignants, offrant des paramètres clairs lorsque se brouillent les frontières perceptives (ce patient est-il violent ou est-ce que je me sens violenté?). Le milieu institutionnel, quand il est bien arrimé au milieu thérapeutique, permet aussi d'identifier les inévitables clivages pour pouvoir espérer les réduire.

Prenons la situation fréquente du patient qui passe sous silence ses actes violents. Comme nous l'avons mentionné précédemment, ces actes appartiennent à une partie clivée de la conscience. Dans le cadre d'une thérapie externe, le thérapeute n'en serait tout simplement pas informé. Un secteur important du patient peut rester hors d'atteinte. En milieu institutionnel, les mises en commun en équipe des différentes facettes du patient peuvent amener l'identification de ces clivages internes et permettre les nécessaires confrontations avec le patient, dans la visée d'abord d'en faire une mise en acte à l'intérieur de la thérapie, éventuellement une mise en mots et une mise en sens. Le trouble de subjectivation, toutes les tentatives de récusation du statut de sujet, exige aussi la vigilance du milieu thérapeutique tout entier. Cette vigilance assure la bonne marche du traitement du patient mais aussi la survie des équipes que les phénomènes de clivage percutent puissamment au point de pouvoir quelquefois les faire exploser.

En fin de parcours, Balier aborde la dimension de l'éprouvé des thérapeutes porteurs du mouvement actif de subjectivation chez ces patients dans un cadre thérapeutique en milieu fermé. D'abord objet externe avant d'être ensuite par étayage l'écho d'un objet interne, les thérapeutes sont fortement sollicités par des préfantasmes avant-coureurs de mise en mots. Ces préfantasmes sont remarquables par leur fixité et leur caractère compulsif. Ils sont ressentis par les thérapeutes comme des inquiétudes imminentes d'effraction, de fusion, d'immobilité rappelant celles d'une victime ligotée. Le réfèrent conceptuel pictographique est utile pour approcher ce type de pathologie puisque les racines mêmes de la représentation mentale sont gravement perturbées et taxées de déplaisir par défaut ou par excès, puisque toute rencontre affective risque de rappeler une autre plus inaugurale, celle mère-enfant. La haine est au rendez-vous de l'objet et de toute représentation de l'union

avec lui, dans un recours à l'agir avec de grandes quantités d'énergie en cause prêtes à exploser. La difficile tâche des thérapeutes consiste à rester à un niveau de communication verbale tout en demeurant un objet destructible et en permettant un lent travail d'élaboration. Vers quoi (et le troc apparaît d'abord bien peu tentant pour ces patients)? Vers un abandon du meurtre et du viol. Vers l'acceptation de la réalité de la mort, vers l'acceptation de la fragilité d'un enfant victime et terrorisé, vers une capacité de plaisir chez un enfant plus grand qui se souvient, vers la peur de soi-même, non plus celle de l'autre perçu comme menaçant et tout-puissant mais vers la peur de soi, celle de ne pas être capable de se contenir.

Je vous invite donc à lire ces deux volumes de Claude Balier. Ils se complètent en nous livrant le fruit d'un vécu et d'une pensée en cheminement. Leur style est clair; ils nous laissent l'impression d'un témoignage sincère et nuancé. Sur cette toile de fond horrible que constitue celle des réalités trop réelles du viol et du meurtre, l'auteur est parvenu à dégager la douleur vive, intolérable, des agresseurs, en panne de mots mais débordant d'affects et d'agirs en mal de représentation. Devant l'escalade d'actes de violence observables à travers le monde mais aussi tout près, dans nos propres communautés, devant la désinstitutionnalisation grandissante de divers patients, jeunes et moins jeunes, à risques connus d'actes violents, ces livres s'avèrent d'une grande actualité. Ils nous aident à pousser plus loin notre réflexion quand, plus naturellement, l'horreur suscite notre propre déni, avec une insidieuse banalisation des faits et une paralysie de la pensée.

lorraine boucher
4000, marcil
montréal
qc h4a 2z6

Notes

1. Claude Balier, *Psychanalyse des comportements sexuels violents*, Paris, PUF, 1996.
2. Claude Balier, *Psychanalyse des comportements violents*, Paris, PUF, 1988.